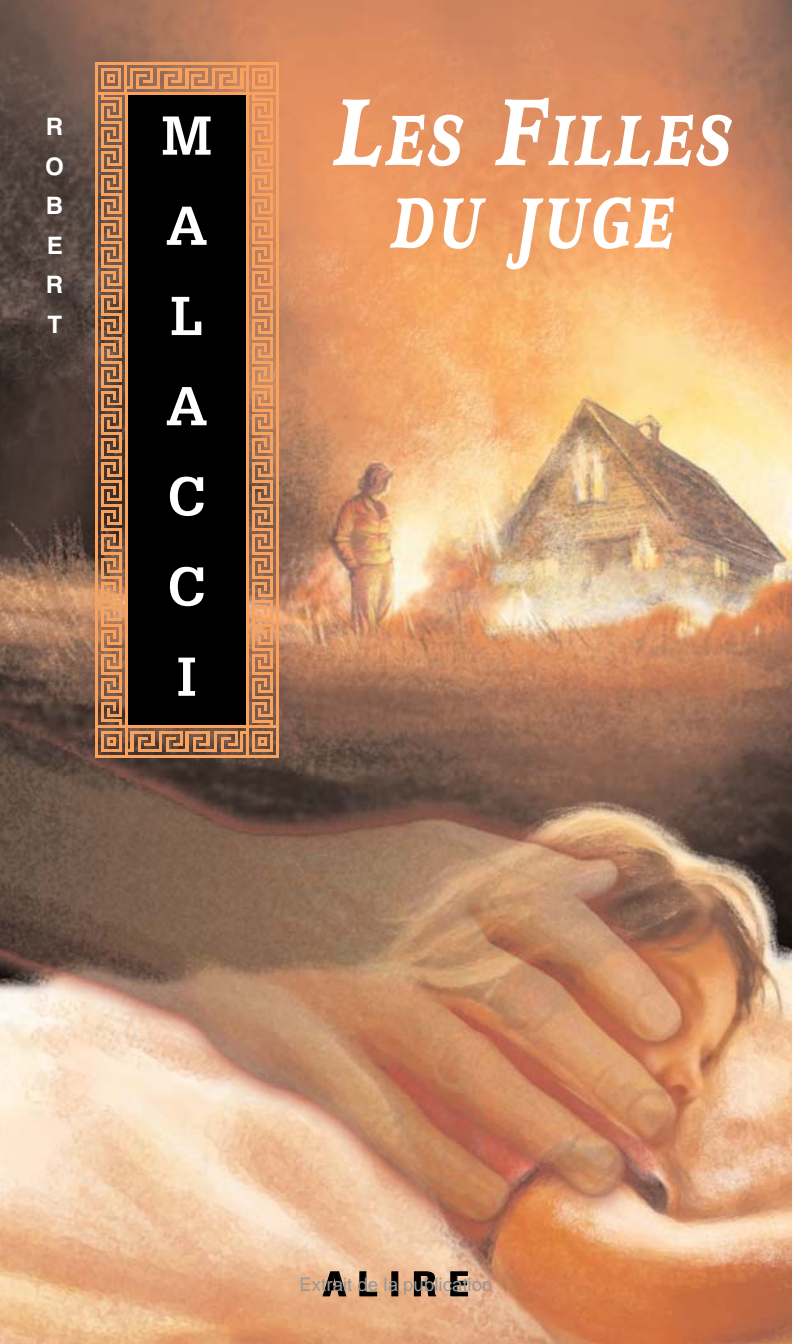


R
O
B
E
R
T

M
A
L
A
C
C
I

LES FILLES DU JUGE



Extrait de la publication
ALIRE

À PROPOS DE ROBERT MALACCI...

« MALACCI (L'AUTEUR) A TOUT CE QU'IL FAUT
POUR ÉCRIRE UN BON ROMAN POLICIER :
LE SENS DU RYTHME, TANT AU NIVEAU
DE LA LANGUE QUE DU RÉCIT,
DE L'INTRIGUE QUI SE TIENT,
DU DIALOGUE PERCUTANT... »

Nuit blanche

« IL A FAIT DE SON PERSONNAGE UN GENRE DE
SAN-ANTONIO EN VOIE D'ENRACINEMENT À
MONTRÉAL. ET IL A TROQUÉ BÉRURIER CONTRE
UNE BROCHETTE DE PERSONNAGES RAPPELANT
CEUX DE MICHEL TREMBLAY ET TRAVAILLANT
DANS UNE SALLE DE RÉDACTION... »

La Presse

« IMAGINEZ UN POLAR ÉCRIT PAR UN NORD-
AFRICAIN QUI A ÉTUDIÉ EN FRANCE AVANT DE
S'ÉTABLIR AU QUÉBEC. ÇA DONNE QUELQUE CHOSE
COMME DU SAN ANTONIO QUI AURAIT TREMPÉ
QUELQUE TEMPS DANS LE FAUBOURG À M'LASSE... »

Voir – Montréal

« MALACCI EST [...] UN JOURNALISTE À LA LANGUE
VERTE, UN JOURNALISTE COMME ON LES AIME
À LA TV ET DANS LES ROMANS DE DÉTECTIVES
PARCE QU'ILS BOUGENT, QU'ILS N'ONT PEUR DE RIEN,
NE RESPECTENT PAS LE POUVOIR ET FONT TOUS
LES MÉTIERS, Y COMPRIS CELUI DE DÉTECTIVE. »

Lettres canadiennes

« [...] UN TALENTUEUX AUTEUR DE ROMAN POLICIER. »

Allô-Vedettes

... DE *LAMES SŒURS* ET D'*AD NAUSEAM*

« ON EN REDEMANDERAIT DEUX FOIS L'AN
POUR SE DILATER LA RATE EN FRISSONNANT. »

Elle Québec

« ROBERT MALACCI CONNAÎT BIEN LES FICELLES
QUI FONT LES BONS POLARS.

IL LES TIRE BIEN. ADROITEMENT... »

Le Journal de Montréal

« J'AI TERMINÉ *LAMES SŒURS* D'UNE TRAITE ! [...]
DU POLAR, DONC, MAIS DU BON »

Impact Campus

« *LAMES SŒURS* : UNE INTRIGUE DENSE, TOUFFUE
ET MERVEILLEUSEMENT BIEN ARTICULÉE. »

Radio Basse Ville

« *LAMES SŒURS* S'AVÈRE ÊTRE UN POLAR INTENSE
OÙ L'HUMOUR ET L'ACTION N'ONT DE CESSÉ :
UNE GRANDE INTRIGUE
SUR LES DÉRIVES DE NOTRE SOCIÉTÉ. »

Le Courrier du Sud

« RÉJOUISSEZ-VOUS :
NOUS AVONS Désormais AU QUÉBEC,
EN L'AUTEUR DE CET AUTHENTIQUE ROMAN NOIR,
UN RAYMOND CHANDLER BIEN À NOUS ! »

Zone

« MALACCI : CELUI QUI FAIT SAUTER
LES PLOMBS DE LA NARRATION. »

SRC – CBV Bonjour

LES FILLES DU JUGE

DU MÊME AUTEUR

La Belle au gant noir. Roman.

Montréal: Québec/Amérique, Sextant 5, 1994. (épuisé)

Lévis: Alire, Romans 118, 2008.

Les Filles du juge. Roman.

Montréal: Québec/Amérique, Sextant 10, 1995. (épuisé)

Lévis: Alire, Romans 119, 2008.

Lames sœurs. Roman.

Beauport: Alire, Romans 008, 1997.

Ad nauseam. Roman.

Beauport: Alire, Romans 030, 1999.

Sac de nœuds. Roman.

Beauport: Alire, Romans 051, 2002.

LES FILLES DU JUGE

ROBERT MALACCI



Extrait de la publication

Illustration de couverture: BERNARD DUCHESNE

Photographie: THOMAS LICCIONI

Distributeurs exclusifs:

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone: 450-640-1237
Télécopieur: 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3, Allée de la Seine,
94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur: 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone: 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur: 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur: 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch
Belgique et Luxembourg :
Interforum editis Benelux S.A.
Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur: 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal: 4^e trimestre 2008
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2008 ÉDITIONS ALIRE INC. & ROBERT MALACCI

10 9 8 7 6 5 4 3 2^e MILLE

Extrait de la publication

Le poisson pourrit par la tête.
Mao Tsé-toung

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

Une première version de ce roman est parue en 1995 chez Québec Amérique, coll. Sextant. La présente édition propose une nouvelle version complètement remaniée, qui constitue la version définitive des *Filles du juge*.

CHAPITRE 1

Je roule assez vite et la chaussée est glissante. Les essuie-glaces ont beau s'activer, ça ne change rien à la saleté de brouillard qui enveloppe la Dodge. Oui, pour ce soir, j'ai laissé ma Renault 12 de côté. Pouliot a été assez sympa pour me passer sa guimbarde.

— Je te la ramène demain, Alfred.

— Ouais !... Salis pas les coussins, surtout.

— T'as peur que je fasse l'amour sur le siège arrière ?

— C'est moins cher qu'un motel !

— Possible, mais le romantisme d'une première fois, qu'est-ce que t'en fais ?

— Tu veux que je te dise, Malacci ? Tu baiseras pas cette nuit si tu penses de même !

Logique, Pouliot est fidèle à sa devise avec les femmes : « Fonce, dégaine vite et bingo ! » Pas le genre à attendre que sa partenaire prenne son plaisir au moins deux fois avant de penser au sien. Je souris en songeant à ça, tout en frottant l'intérieur du pare-brise. La Dodge est peut-être moins vieille que ma Renault, mais ça n'empêche

pas la condensation sur les vitres. J'ai hâte de retrouver cette fille, car la soirée s'annonce bonne. Comme en plus j'ai touché ma paye, j'ai le cœur léger. Ma voiture est survireuse et je rétablis la direction après un tournant un peu rapide, en râlant. Plus l'habitude de ces corbillards d'américaines. Une vieille Ford me double en klaxonnant.

— *Va fa enculo!* que je lui crie, vu que j'ai horreur de ça.

Une silhouette surgit de je ne sais où et traverse devant la Ford, qui la cogne direct. Le quidam ricoche sur le toit de la voiture et vient s'aplatir devant mes roues.

— Noon! que je hurle en freinant à mort.

Peine perdue, la Dodge continue sa route, freins bloqués. J'entends un drôle de bruit sous le plancher. Comme quelqu'un qui joue aux osselets. Quand j'arrive à m'arrêter, je sors et regarde en arrière. Un type gît, désarticulé, sur la chaussée. Sa tête fait presque un angle droit avec son torse. La Ford est loin et j'ai l'impression que ma nénette risque de m'attendre longtemps. Surtout que j'ai même pas pensé à lui demander son numéro de téléphone, seulement son adresse. C'est ça quand on drague vite, on oublie le B.A.-BA du métier.

Je me dresse, oppressé, sur mon lit. Putain de cauchemar!

Il est dix-neuf heures et je devais être vraiment crevé pour rêver comme ça. D'habitude, quand je fais un roupillon, ça ne dure pas longtemps et j'ai le sommeil léger. Je vais me rafraîchir et me parfumer un peu, vu que j'ai vraiment rendez-vous avec une fille levée dans l'après-midi. Mon imagination, toujours alerte dès qu'il s'agit d'une

nouvelle rencontre, a bâti un scénario... mais morbide cette fois !

Je sors et comprends d'où viennent ces associations d'idées qui ont provoqué mon cauchemar : il tombe encore une fine pluie et le brouillard recouvre toujours Montréal. La Dodge de Pouliot est devant chez moi. De ça, j'en doutais pas. Qui volerait une minoune de même qui doit bouffer un gallon d'essence aux cinq kilomètres ? Après quelques ratés, la voiture démarre dans un râle qui évoque plus l'emphysème qu'autre chose. Une fumée noire sort du pot d'échappement. Je me demande si je vais impressionner la nana avec ce cancer ambulante !

L'adresse, notée à la hâte, indique la rue de Bordeaux. J'arrive là une demi-heure plus tard. Huguette, c'est son nom, m'ouvre et pas besoin de me faire un dessin : elle est déjà en déshabillé, un peu quétaine, et deux chandelles brûlent sur une table. Petite interrogation muette de ma part aussitôt. Pourquoi trois couverts ?

— J'espère que t'aimes le pâté chinois ? qu'elle dit en souriant, d'une voix nasillarde.

Je déteste ça, avec les grains de maïs qui vous collent entre les dents, mais au moins elle n'a pas fait une poutine.

— Sûr, j'aime bien.

J'ai pas le temps de dire autre chose qu'un grand type maigre nous rejoint. Il a des cheveux longs jusqu'aux fesses et des cernes comme des hamacs.

— C'est Aurèle, me déclare Huguette. C'est comment, toi, déjà ?

— Robert.

Aurèle me lâche un faible sourire. Je devine qu'il se fout pas mal de moi et c'est réciproque, je dois dire. On passe à table et le repas se déroule avec les banalités d'usage. Huguette et moi faisons la conversation. Aurèle avale sa pitance, tête baissée. Il me fait penser à Charles Manson. À voir son teint cadavérique, je me demande s'il n'a pas un cancer, ou pire.

Après je me propulse vers le canapé voisin pour griller une Gitane. Huguette va mettre un disque et Aurèle roule un joint. Il vient m'en proposer une poffe, mais je refuse. La mari m'a toujours fait dormir et c'est pas le temps. Enfin, je crois, même si je me fais peut-être des idées.

Huguette vient se coller contre moi, tout en tirant quelques bouffées de chanvre. Aurèle fait comme si de rien n'était et s'éloigne, le dos voûté et la démarche traînante, en tétant son joint. Huguette attire alors ma tête contre la sienne et m'embrasse. Ses seins sortent presque du peignoir. J'ai beau être décontracté, je ne suis pas de glace et il ne faut pas trop longtemps m'exhiber une paire de nichons ! Après quelques minutes d'exploration goulue mutuelle, Huguette se lève et m'entraîne. Pour le romantisme, je repasserai.

— Et ton chum ? je demande.

— Il a l'habitude, qu'elle répond en souriant.

Rassuré, je comprends qu'elle se paye un extra de temps en temps et qu'Aurèle nous laissera batifoler tranquillement. J'aime bien ces types aux idées larges. Ma supposition en draguant cette donzelle était exacte : le sexe, elle aime ça.

Elle n'est pas du genre inhibé. Moi non plus, on s'offre donc nos meilleures recettes de papouilles. Puis, alors qu'elle tente d'extraire la dernière cuvée Malacci, la porte s'ouvre et je reste con vu la situation. Aurèle entre, nu comme un ver, et observe la scène sans rien dire. Je tapote l'épaule d'Huguette, qui lève la tête et suit mon regard. J'espère qu'ils ne s'attendent pas à une partouze à trois, car j'ai jamais tellement aimé.

— J'arrive pas à dormir, déclare Aurèle d'un air bougon.

— Je viens, mon pitou... ce sera pas long.

Aurèle nous quitte et Huguette termine ce qu'elle avait entrepris, puis s'en va en me promettant de revenir bientôt. Je me dis qu'il est temps de lever l'ancre. Je ne vois pas ce que j'aurais de plus à gagner ici, à part le fait d'être la friandise de la soirée.

— Je vais chercher des cigarettes, que je déclare en toute mauvaise foi.

Dehors, le brouillard est encore plus épais et la Dodge n'apprécie pas qu'on lui brasse le démarreur par un temps si humide.

— Démarre, vieille ruine !

Ensuite, je roule un peu vite, car j'ai hâte d'être chez moi et de me coucher. Il y a de ces rencontres qui vous laissent un goût amer. Comme le regret d'avoir imaginé Dieu sait quelle idylle, mais d'en être vite revenu en satisfaisant sa chair comme un voleur. La voiture dérape et je redresse en maudissant la conduite d'une traction arrière. Une Chevrolet me double en klaxonnant.

— *Enculo!* que je crie.

Un homme jaillit alors de nulle part et traverse devant la Chevrolet, qui lui rentre dedans. Le type rebondit sur la voiture et vient s'affaler devant moi.

— Nooon ! je hurle en freinant à mort.

J'ai comme une sensation de déjà-vu, ou connu... confirmée par ce drôle de bruit d'osselets sous la Dodge.

CHAPITRE 2

Une voiture de police active ses clignotants lumineux sans arrêt. Ça jette une atmosphère lugubre sur la chaussée luisante et sur la forme dissimulée sous une couverture qui me rappelle, si besoin était, que j'attire la scoumoune comme une merde attire les mouches. Un des deux flics a consulté l'ordinateur de bord et s'est assuré que la Dodge de Pouliot n'était pas volée. Quand j'ai parlé de cette voiture fantôme qui a séché le gus avant moi, ça n'a pas eu l'air de le convaincre.

— Ouais !... On verra ça, dit un des poulets.

— Comment vous pourrez vérifier ?

— C'est pas d'tes affaires, répond son collègue.

Quand j'ai dit que je travaillais pour *Écho-Matin*, ça les a fait sourire. Au nom de Pouliot, ils ont carrément rigolé. Une ambulance arrive ensuite et le macchabée est amené.

— Faut-il être con pour faire du jogging la nuit en survêtement noir ! Vous trouvez pas ? que je demande.

— Ma femme fait bien du bicycle intérieur habillée en rose ! s'esclaffe un policier.

— Et la mienne garde ses bigoudis le samedi en faisant son marché, ricane son collègue.

Je vois qu'il ne sert à rien d'essayer d'allumer leurs vingt watts. Leur patrouille pépère a été dérangée et ils ont hâte de reprendre leur train-train. Ce qui est bizarre, c'est que le mort n'avait aucun papier d'identité sur lui. J'espère que quelqu'un s'inquiétera quand même avant l'autopsie de rigueur et l'incinération. Avant de partir, on me colle une amende de soixante dollars, car je n'avais pas bouclé ma ceinture de sécurité. Je rentre lentement chez moi en prenant soin de respecter les stops, vu que les patrouilleurs me suivent un bon moment.



Le lendemain, je rends les clés de sa voiture à Pouliot en lui narrant mes ennuis de la veille. Ce qui l'a fait râler, c'est que je n'avais pas mon Leica avec moi.

— Tabarnak, Malacci... avec une photo du cadavre, on avait c'qui fallait pour le tirage de demain ! Un bon reporter a toujours son kodak avec lui, le jour comme la nuit !

— Même s'il va à un rancard ?

— Certain !... À propos, elle était comment, ta poulette ?

— Pas terrible... mais elle t'aurait sûrement plu ! Il me lâche une moue amère et s'éloigne.

— Y a un message pour toi sur mon bureau.

— De qui ?

— Un avocat. Connais pas.

Je vais lire le nom du type en question : un certain Gérard Bonenfant. J'appelle aussitôt, même si c'est une race dont je me méfie.

— Bonenfant, Rivard et associés, déclare une voix de femme.

— Robert Malacci. Je retourne l'appel de Gérard Bonenfant.

— Ne quittez pas, je vous le passe.

Dix secondes après, j'entends sa voix.

— Bonjour, monsieur Malacci, j'aimerais vous rencontrer.

— À quel sujet ?

— Je ne peux pas vous en parler au téléphone.

— Vous êtes certain que vous ne vous trompez pas de personne ?

— Il n'y a pas d'erreur, c'est bien vous que je dois contacter. Êtes-vous libre à midi pour déjeuner ?

J'hésite un peu. Qu'est-ce qu'on peut bien me vouloir ?

— Ben... ma journée est pas mal prise.

— Alors ce soir, au Ritz Carlton... disons à huit heures ?

Ça me décide à accepter. Au moins, je me ferai offrir une bonne bouffe.

— D'accord, si jamais j'ai un empêchement, je vous téléphonerai.

— Très bien. À ce soir, donc.

Je raccroche, perplexe, en rejoignant Pouliot.

— Qu'est-ce qu'il te voulait, ce type ? qu'il s'informe, toujours aussi discret.

— Affaire personnelle.

— Une histoire avec une pitoune ?

— T'as deviné !

— Sacrement, comment tu fais pour trouver toutes ces bonnes femmes ?

J'appuie mes mains sur mes tempes et les remue doucement.

— Avec la méditation transcendante, je suis toujours branché. Pas besoin de me forcer : je communique directement avec leurs fantasmes !

— Sans farce ! Tu peux m'expliquer comment ça marche ?

— Oui... mais le temps que tu le maîtrises, tu seras à l'hospice !

— Va donc chier, Malacci !... T'es qu'un calice d'immigrant baveux ! Amène-toé. On va traîner un peu, des fois qu'on pogne un accident ou un meurtre avant tout le monde !

Cinq minutes après, on est en voiture. Pas dans la Dodge mais dans ma Renault : celle que je dois fournir selon mon contrat de misère avec le journal lamentable qui m'emploie. On a rôdé toute la journée tels deux rapaces en quête de bouffe. Pour une fois, la ville était calme. Comme si tous les fêlés du cigare avaient décidé de s'octroyer un répit avant de replonger, plus tard, dans leurs délires macabres. Faut dire qu'il y avait un beau soleil et que la température était douce. Ça calme un peu les nerfs.

Je n'ai pris qu'une photo, celle d'un enfant jouant avec un cerf-volant. Pouliot s'est foutu de moi en disant que j'avais de la pellicule à perdre. J'ai fermé ma gueule. À quoi bon relever !

CHAPITRE 3

Au Ritz, je me pointe comme convenu à vingt heures. Je n'y suis jamais allé et le maître d'hôtel me toise d'un œil réprobateur. Empesé dans son smoking, il me bloque l'entrée de la salle à manger.

— Je suis désolé. Le veston-cravate est obligatoire, cher monsieur.

— C'est dommage, les magasins sont fermés !

— Nous avons ce qu'il faut pour vous dépanner.

Il claque des doigts et un collègue s'amène vite avec la panoplie complète sur un cintre. J'enfile la veste pour voir qu'elle est trop grande. Je dois avoir l'air d'un clown comme ça. J'ôte la veste et secoue la tête.

— Trop grande, pis j'aime pas qu'on me dise comment m'habiller !

— Vous deviez voir quelqu'un ?

— Oui, Gérard Bonenfant.

Un sourire mielleux inonde aussitôt la face du sbire.

— Ah, veuillez m'attendre.

Vingt secondes plus tard, l'avocat arrive, un peu gêné.

— Robert Malacci ? J’aurais dû vous prévenir. La tenue est très stricte ici.

— On peut aller ailleurs ?

— Il y a une salle à manger au sous-sol, mentionne l’empesé, l’étiquette est plus permissive.

— Allons-y, dit Bonenfant.

On se retrouve bientôt dans une salle moins guindée.

— Vous venez souvent au Ritz ? que je demande.

— Oui, pour la plupart de mes repas d’affaires. C’est le bureau qui paye, bien sûr, sinon...

— Je déteste ce genre d’atmosphère constipée.

— Ma foi... tout dépend de la clientèle qu’on a.

— Vous m’auriez offert le restaurant chinois que j’aurais été ravi.

— La prochaine fois ! répond-il en souriant.

— Hmm... s’il y a une prochaine fois.

Les commandes sont vite passées et je me détends un peu. Bonenfant a une bouille sympa et porte bien son nom. Il a la quarantaine avancée et je me demande bien de quoi il veut me parler, mais je le laisse venir. Aux apéritifs, il se décide enfin.

— Vous n’êtes pas très curieux, cher monsieur !

— Je devrais ?

— Il me semble, surtout de la part d’un journaliste.

— Journaliste, journaliste... faut pas exagérer. *Écho-Matin*, c’est une pelure, pas un journal. Que me voulez-vous ?

— Une personne pense que vous êtes l’homme qu’il faut, compte tenu de la situation.

— Quelle situation ?

— Retrouver sa fille disparue depuis quelque temps... et que vous connaissez sûrement.

— Qu'il s'adresse à la police, je ne fais pas ce genre de boulot.

— Pas même pour deux mille dollars ?

J'avale une gorgée de mon martini, puis repose mon verre.

— Non.

— Et pour cinq mille ?

— C'était le prix au départ ?

Il rit en hochant la tête.

— Oui, c'est le montant maximum que je peux vous proposer.

— Je suis donc censé connaître cette fille ?

— Certainement... vous avez peut-être même couché avec !

Je reste con, car j'ai toujours pensé que je finirais par rencontrer un mari un peu rancunier qui viendrait me faire une causette musclée. Un mari, ça ne m'aurait pas étonné, mais un père qui me demande de retrouver sa fille que j'aurais honorée, c'est moins banal.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Sylvie Rissère. Son père est le juge André Rissère.

— Ça ne me dit rien. Vous êtes sûr qu'il n'y a pas d'erreur, que c'est bien moi qui... ?

— Le juge a trouvé votre nom dans le carnet d'adresses de Sylvie.

— Il y a longtemps que j'ai... enfin, que je l'aurais rencontrée ?

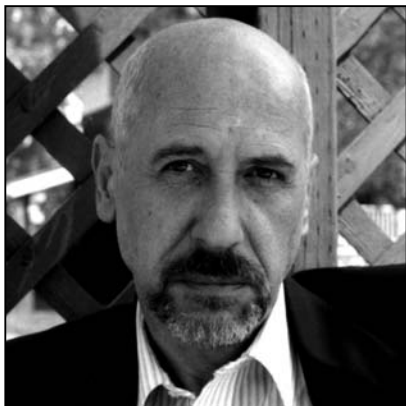
— Aucune idée.

— Le juge le sait peut-être ! que je ricane.

— J'ai la clé de l'appartement de sa fille. On pourra faire un tour là-bas tout à l'heure, ça vous rafraîchira la mémoire et vous déciderez quoi

faire alors. Ce n'est pas souvent qu'un père offre de l'argent à un possible amant de sa fille pour la retrouver !

Bonenfant sourit et attaque le saumon qu'on vient de nous servir. Le repas se déroule sans qu'on reparle de tout ça, mais j'ai hâte de voir une photo de cette Sylvie. Elle notait toutes ses histoires de fesses ou quoi, la nana ? Ça m'intrigue quand même un peu, tout ça !



ROBERT MALACCI...

... est né en Afrique du Nord, plus particulièrement en Tunisie, et il a fait ses études en France avant de venir s'établir au Québec. Réalisateur, concepteur et scénariste, il a travaillé pour la plupart des chaînes de télévision francophones et a mérité plusieurs distinctions dans ses diverses fonctions. Voici quelques années, l'auteur a entrepris une série de romans mettant en vedette son propre pseudonyme : Malacci. Nul doute alors que l'ironie mordante et la verve truculente du personnage s'appuient sur un personnage bien réel, celui de l'auteur !

LES FILLES DU JUGE
est le cent trente-huitième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en mai 2010
pour le compte des éditions



« IMAGINEZ UN POLAR ÉCRIT PAR UN NORD-AFRICAIN QUI A ÉTUDIÉ EN FRANCE AVANT DE S'ÉTABLIR AU QUÉBEC. ÇA DONNE QUELQUE CHOSE COMME DU SAN ANTONIO QUI AURAIT TREMPÉ QUELQUE TEMPS DANS LE FAUBOURG À M'LASSE... »

VOIR

Les Filles du juge

Toujours photographe à *Écho-Matin* et aux prises avec Pouliot, son exécration patron, Malacci reçoit une drôle de proposition d'un avocat plus ou moins marron : retrouver Sylvie Rissère, la fille cadette du juge du même nom. Pas intéressé – la fille, qu'il a brièvement connue, lui a laissé un mauvais souvenir ! –, Malacci change d'idée en voyant Karen, l'autre fille du juge, une rousse flamboyante comme il les aime. Retrouvant sa fibre de détective, Malacci se dit qu'il n'y a pas de sottes façons de draguer une jolie fille !

Mais à peine s'est-il mis à sa filature que celle-ci prend une tournure tragique : Yarmela, la psychologue qui traitait Sylvie, est trouvée morte, assassinée. Dès lors, le jeu n'en est plus un et Malacci sent qu'il dérange beaucoup. Mais qui ? Et puis voilà que Sylvie elle-même le contacte...

Pris entre l'arbre et l'écorce, Malacci est de nouveau plongé dans une situation qu'il n'a ni voulue, ni recherchée, mais dont il doit trouver la solution afin de sauver sa peau !

TEXTE PARTIELLEMENT INÉDIT



12,95 \$

9 782896 154395 Extrait de la publication 6,90 € TTC